

Essais d'acclimatation d'essences exotiques faits dans les forêts de la commune de Lausanne

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **52 (1901)**

Heft 9

PDF erstellt am: **09.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-785800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JOURNAL FORESTIER SUISSE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES FORESTIERS SUISSES

52^{m^e} ANNÉE

SEPTEMBRE 1901

N^o 9

Essais d'acclimatation d'essences exotiques faits dans les forêts de la commune de Lausanne.

Les essais d'acclimatation d'essences exotiques, entrepris il y a une douzaine d'années dans les forêts de la commune de Lausanne avaient pour but principal de rechercher comment les essences exotiques, *de première grandeur*, déjà acclimatées dans les jardins, les parcs et les promenades, se comporteraient à l'état de peuplement complet. Les forêts de Lausanne, groupées pour ainsi dire, en un seul mas, ont un sol variant de l'argile sableuse au sable argileux, où le calcaire ne fait jamais complètement défaut, mais ne domine jamais; leur altitude varie de 600 à 900 mètres, c'est-à-dire dans la région forestière proprement dite. Dans ces conditions des recherches sur l'exposition, le climat et le sol seraient sans résultat.

Nous avons choisi pour champ d'expérience, la forêt de Vermand-dessous, qui venait en exploitation; le sol, fertile, est assez compact, l'altitude est de 600 mètres. A chaque essence est affecté une surface de 12 ares, soit 800 plantons espacés de 1,50 mètre entre les lignes et de un mètre dans la ligne. Par économie, nous ne plantons que le quart de l'essence à expérimenter et nous remplissons les intervalles d'une essence ordinaire, de celle qui est la plus abondante et le meilleur marché; celle-ci est destinée à disparaître petit à petit dans les éclaircies; il faut la surveiller pour l'empêcher de prendre le dessus, et pour cela en étêter ou en recéper les sujets, toutes les fois qu'ils risquent de devenir dominants.

Pour produire les plants nous avons établi deux pépinières. L'une pour les résineux, au Benenté, à une altitude de 830 mètres, exposition Nord Nord-Ouest, sol plutôt léger, frais, protégé contre les rayons du soleil du midi par un peuplement de sapins exploi-

tables; l'autre en Vernand-dessous, au milieu de l'exploitation, en terrain plat, au pied d'une petite côte tournée au couchant, terre forte, moins favorable à la germination (il faut, pour les graines légères, amener du sable pour les recouvrir) mais cependant tout à fait utilisable.

Après quelques tâtonnements nous avons commencé nos semis d'exotiques en 1888 et établi les premières places d'essai en 1902 avec des plants de 4 ans qui avaient été repiqués à 2 ans. Nous avons planté en général deux places d'essai par année.

Il est évident que nous ne pouvons pas encore tirer des conclusions certaines sur la question que nous nous étions posée, nous ne pouvons qu'établir quelques probabilités, concevoir quelques espérances; mais, d'autre part, les échecs contre lesquels nous nous sommes heurtés donnent des résultats par trop certains. Nous commencerons par les essences qui dans les pépinières promettaient beaucoup et qui plantés à demeure ont disparu plus ou moins rapidement.

Le cèdre déodara fournit en général de bonne graine, les plants ont dès la première année un fort accroissement, ils supportent bien le repiquement en pépinière, mais lorsqu'on veut le planter à demeure, il y a déjà, immédiatement après la plantation, un déchet considérable, puis pendant le courant de l'été un certain nombre de plants jaunissent et périssent pendant l'hiver ou au printemps suivant, d'autres encore dont les aiguilles prennent une teinte vert d'herbe, végètent péniblement pendant trois ou quatre ans et finissent par succomber. Seuls ceux qui ont une teinte glauque ont quelques chances de prendre le dessus. Après avoir remplacé à quatre reprises les pieds péris dans la place d'essai, il n'en reste pas même la moitié de viable. Comme nous avons encore de bons plantons en pépinière, nous avons fait un dernier essai, de couper les épicéas au-dessus du 2^{me} verticille pour découvrir les cèdres et cependant maintenir la fraîcheur du sol et de compléter ces derniers en les plantant d'après le système Manteuffel, en apportant de la bonne terre pour former les buttes. La reprise a été beaucoup plus satisfaisante, mais ce procédé est par trop artificiel, et il nous paraît qu'il n'y a pas lieu de donner suite à la culture de cette essence.

Le *Ginkgo biloba*, arbre aux 40 écus, n'a été introduit dans nos pépinières qu'en 1890. La graine est en général bonne. Les

plants ne paraissent pas souffrir du gel, du moins nous n'avons jamais aperçu de jeunes pousses tuées par le froid, mais il est probable que la moyenne de la température ne suffit pas à la végétation de cet arbre. Un fait à l'appui de cette supposition nous est fourni par l'exposition de Genève. Tandis qu'au bord de l'Arve les plants de cette essence faisaient des pousses de 4 à 5 centimètres, dans la pépinière de Vernand, les plants de même âge, repiqués en même temps et dans la même terre, parvenaient à peine à former un verticille de feuilles et un bourgeon terminal. Une fois placés à demeure, ils ne périssent que très lentement, se couvrent de lichens et finissent par succomber. Lorsque l'on voit le bel accroissement des ginkgos plantés en 1861 à l'Hôtel de Beau-Rivage à Ouchy, et mieux encore le bel exemplaire de la campagne de Villamont sur Lausanne (qui mesure 25 mètres de haut et 72 centimètres de diamètre et qui ne peut guère avoir plus de 100 ans, puisque le premier plant de cette essence fut introduit en France en 1788), on peut en déduire que la limite supérieure de cette essence doit être placée entre 500 et 600 m. d'altitude.

Il paraît qu'il en est de même *du Févier à trois épines* (*Gleditschia triacanthos*), sur lequel nous avons fondé de grandes espérances. Tout paraissait promettre un résultat heureux; graines bon marché, en général d'excellente qualité, jeunes plants croissant rapidement, supportant parfaitement le repiquement, couvert très léger, permettant de l'introduire en mélange avec des essences croissant moins rapidement, bois d'un beau rosé, dur et résistant. Nous avons même déjà commencé à introduire cette essence dans les peuplements de feuillus, mais lorsque les plants atteignent la hauteur de 1,50 à 2 mètres l'accroissement s'arrête, soit que la moyenne de la température soit trop basse, soit surtout par le fait que cette essence est très exposée à l'attaque des rongeurs (lièvres, souris et mulots) qui en sont très friands. Dans notre place d'essai, plantée en essence pure, les 800 plants très bien venant, avaient environ 1,40 mètre de haut, lorsqu'un hiver il tomba une couche de neige de 1,20 mètre; après la fonte nous trouvâmes toutes les têtes rongées à 1,20 mètre du sol, comme si elles avaient été coupées au cordeau. C'était l'œuvre des lièvres, dès lors les plants n'ont fait que de périr et en trois ans ils ont tous péri, la plupart rongés soit par les souris soit par les mulots. La

moyenne de la température joue aussi son rôle, nous en avons un exemple intéressant. Un *Gleditschia*, dans une campagne à l'altitude de 540 mètres et abritée contre le vent du Nord, a une belle croissance et de fortes dimensions, tandis qu'un autre, non loin de là, à l'altitude de 590 et exposé à tous les vents, reste rabougri et n'a qu'une végétation tout à fait languissante.

Parmi les essences que nous avons essayées et qui présentent quelques chances de réussite, nous mentionnerons :

Parmi les feuillus :

L'érable à sucre (*Acer saccharinum*) réussit à une altitude de 700 mètres, l'accroissement est un peu inférieur à celui du sycomore; il pourrait être introduit en mélange mais seulement dans une faible proportion. La graine, comme celle de ses congénères, s'échauffe très facilement et perd souvent sa force germinative par le transport.

Le frêne blanc (*Fraxinus alba*). La graine est en général bonne, les plants lèvent la première année, le bois paraît avoir les mêmes qualités que celui du frêne indigène et sa croissance est plutôt supérieure. Les forestiers belges l'introduisent largement dans leurs cultures. Il n'a pas à redouter les gelées printanières, l'éclosion des bourgeons étant très tardive.

Le tulipier (*Liriodendron tulipifera*). Cet arbre, au port magnifique et d'une croissance rapide, prospère à une altitude de 700 mètres. La graine n'est pas chère mais elle est rarement bonne, un rendement de 15 % peut être considéré comme satisfaisant. On pourrait l'utiliser pour regarnir les clairières des repeuplements naturels après la coupe définitive. Son bois est tendre, très homogène, facile à travailler, l'aubier est blanc, le cœur jaunâtre, il peut servir aux mêmes usages que le bois de peuplier.

Le micocoulier (*Celtis australis*) qui fournit le bois des manches de fouets connus sous le nom de Perpignan, et qui passe pour un arbre du midi, s'acclimate fort bien à une altitude de 700 mètres, la reprise des plants est très facile. Comme ce bois a à peu près les mêmes qualités que celui du frêne, il vaudrait la peine d'essayer de l'introduire en petite proportion, dans les plantations dont le sol est trop sec pour la réussite de ce dernier.

Les Caryas (*C. alba*, *C. amara*, *C. porcina*) de la famille des Juglandées dont le bois, connu sous le nom de Hickory, se rapproche beaucoup des qualités de celui du noyer, ont pour nous un

intérêt tout particulier. Le noyer (*Juglans regia*) est un des arbres les moins sociables, il ne peut absolument pas croître en massif. D'autre part, son ombre est très crue et sous son couvert il ne croît à peu près rien. En outre les récoltes de noix se font attendre fort longtemps et sont fréquemment détruites par les gelées printanières, ensorte que lorsque les agriculteurs, alléchés par les gros prix offerts par les marchands de bois, auront vendu leurs vieux noyers, ils les remplaceront par d'autres espèces de fruitiers au couvert plus léger et fructifiant plus tôt. Dans ces conditions, il y aurait un grand intérêt à acclimater des arbres dont le bois a presque toutes les qualités de celui du noyer et qui s'accoutument fort bien de vivre en forêt.

Trois principales espèces fournissent le bois de Hickory, le *carya porcina*, le *c. alba* et le *c. amara*. Nous n'avons essayé que des deux dernières espèces. Elles ont à peu près les mêmes exigences et la même végétation. Le *carya amara*, dont le bois rentre dans la catégorie des Hickorys, tout en étant moins apprécié que les autres espèces, a par contre un tempérament plus robuste.

Les noix des Hickorys sont relativement très chères, elles rancissent facilement pendant le transport, les souris et les mulots en sont très friands, les récoltes manquent très fréquemment, ensorte que ce n'est guère que les quatre ou cinq ans que l'on obtient une levée à peu près satisfaisante. A l'encontre de tous les auteurs que j'ai sous la main, qui disent que les Hickorys sont très sensibles aux gelées printanières, j'ai constaté l'hiver dernier, qui a été très mauvais pour les pépinières que les jeunes sujets de un et deux ans n'ont pas souffert du tout.

Les renseignements parvenus soit de la France, soit de l'Allemagne, conseillent de planter les Hickorys à demeure sans repiquement, à l'âge de deux ou trois ans. L'année dernière n'ayant pas 200 plantons du même âge, je plantai une partie avec des plants de 7 ans qui avaient été repiqués à l'âge de trois ans, et le reste avec des plants de trois ans non repiqués. Les plus âgés reprirent tous, tandis que je perdis la moitié des petits plants. La valeur du bois de Hickory, malgré la réussite douteuse de nos essais, devrait engager quelques collègues ayant des conditions de sol et de climat différentes, à continuer ces essais, qui probablement donneraient des résultats sensiblement différents des nôtres.